

O n saisis, dès le premier paragraphe de cet essai paru dans *Délivrance du souffle* en 1977, la valeur de synthèse existentielle de l'image dynamique (« Car vivre vraiment, c'est se mouvoir »), le « miel dans le rocher », déduite du Cantique de Moïse dans le *Deutéronome* (32, 13) : « Il l'a fait monter victorieusement sur les hauteurs de la terre et jouir des produits des champs ; l'a nourri avec le miel des rochers, avec l'huile de la roche pierreuse. » (Traduction du Rabinat.) Je gage que la traduction que donne Claude Vigée en exergue de sa méditation est plus proche de l'original que celle que je viens de citer. On perçoit, dès les premières lignes, une « interaction ordonnée » entre lieu et livre, exil et parole, retour et épreuve du défilé, poète et communauté, éclair et nuit, temps et espace, masculin et féminin, et puis ce que le poète a appelé, un peu plus tard, extase et errance. L'étincelle cherche sans cesse son chemin au sein de la matière qui l'enserme et la retient jusqu'à la menacer parfois de négation pure et simple. L'étincelle prise dans l'écorce, selon l'image de la Kabbale, cherche le rythme de « l'intermittence » afin de transformer la lutte avec l'ange en « danse vers l'abîme ». Comme Emmanuel Levinas, le philosophe, le poète se propose de renoncer à la totalité afin de jouir de l'infini. Le temps prend ainsi le pas sur l'espace ; l'inscription dans le devenir, sur l'immédiat. Le sujet primant, on peut dès lors parler de commencement, ou de choix éthique. De même que Chestov, Claude Vigée se détourne des certitudes : « Mais il n'ira pas chercher la transformation d'un temps jailli et joui à l'état de naissance (vécu en tâtonnant pour accéder, au fil des actes, à l'être-là précaire), en un espace stable qui donnerait l'illusion de la fermeté. Car c'est là une fixité et une sécurité annonçant celles de la mort. Plutôt, il restera jusqu'à la fin (quelle fin ?) loyal à l'incertitude fécondante du temps qui s'exténue, à l'énigme d'une expérience insupportable pour tout autre que lui. » « Ni monument, ni épitaphe » – je lis dans ces négations une réponse à l'idéalisme de T.S. Eliot, traduit durant les années 40 en Amérique. Que l'objet prenne la préséance sur le sujet et l'élan se dessèche, suscitant une plainte mêlée d'effroi. Que ce rythme germinatif : « ... étincelle – nuit – embryon – mer amniotique – placenta » se rompe en un dualisme de l'esprit et de la chair, et l'être se voit acculé au solipsisme de l'être séparé, le lien ne s'établissant que de sujet à sujet. L'unité de l'être une fois brisée, le divorce est double, avec soi aux profondeurs, avec les choses qui ne parviennent plus en nous à leur extase, mais se fragmentent en une extériorité désenchantée. « Ainsi atteinte dans sa racine, la personne ne tolère plus ni l'absence – encore trop proche – du respir, ni le contact de l'extériorité brute des choses. » Le sujet aliéné à lui-même se détourne de l'origine. « Comment susciter une source d'eau jaillissante, repérer en soi un point d'émergence, le lieu d'une transfiguration désormais impossible ? »

Claude Vigée renverse la conception néo-platonicienne de l'exil des âmes dans les corps, et donc du *Fatum*, pour privilégier le commencement au détriment du seul résultat. « Notre rendement est toujours dérisoire. » Une pensée du singulier s'attache à la source et au surgissement lui-même sans souhaiter qu'il se fixe, ou se fige ; elle échappe alors aux rivalités induites par le désir d'objet en son exigence d'achèvement. On se déçoit tout d'abord soi-même, avant de se comparer, négativement, aux autres, mais dans la joie du jaillissement, la confiance se reconnaît en

son élan partagé. « Toutes ces sources jaillissantes, racines du présent apparaissant, ne font qu'un seul fleuve, torrent intime et seul, portant le dit incernable de cet unique dire, qui toujours échappe dans son excessive proximité ». Le commencement ne peut advenir qu'en l'étreinte du devenir, le tout-autre incessamment ; du frottement de « l'intime étranger » avec le singulier surgit l'étincelle poétique. « Faufile-toi vers le rien intime du cœur ; car là seulement est *l'ein-sof*, l'absence de fin. » On retrouvera ce point de vue dans *Dans le silence de l'aleph*, en 1992. « Dans l'alternance de ces dons ambigus et de ces déchirements assurés, durant la tragi-comédie de notre vie quotidienne, nous connaissons aussi, par brefs éclairs, la clarté sidérante de la Présence intérieure. »¹

Cette descente en soi vers l'écoute profonde réclame de se taire, d'« écouter aux portes du silence ». La fragmentation de l'image laisse place à l'unité de la vision, « l'acte prophétique ultime. L'ouïe habituellement se place sous la dépendance d'une causalité, elle est prise dans la chaîne de la succession temporelle. Moïse, lui, simultanée le successif, spatiale en quelque sorte l'écoute temporelle dans le cristal parlant d'une vision instantanée. Moïse voit donc par l'ouïe, comme font le musicien et le poète. Sa perception est à la fois vision (instauration d'un lieu du langage, d'un foyer vibratoire spatial) et mouvement (acte poursuivi dans le temps). Ainsi, il *porte* la parole qui l'interpelle. »

La vision est extase, mais ne doit pas supplanter l'errance. « Cette substitution idéalisante entraînerait, dans notre psychisme fragile, la brisure du vase de la Création, la fin du monde et de moi-même en tant que simple créature naturelle : ce qui est l'effet ordinaire du 'mauvais œil'. » La joie tient à l'absence de possession de cet infini qui nous fait vivre. « Selon le *Zohar*, la pulsion du mal (*yétsèr bara*) consiste à vouloir recevoir pour combler le vide perpétuel, toujours renaissant en nous de l'impossible satisfaction qui engendre dégoût et malaise. » Notre existence relève d'un paradoxe : « Prévenant cette catastrophe, le 'mauvais penchant' a pour rôle de tirer la créature vers le bas, de la faire durer un peu sur terre. En un mot, la pulsion mauvaise lui permet d'être une créature. Nous sommes un vouloir-être dépourvu de présence, qui vit de désirer recevoir, de vainement chercher à se recevoir sans fin ni cesse. » De recevoir à donner, nous retrouvons ce rythme salvateur qui est équilibre existentiel, « volonté créatrice et rédemptrice originelle », tant il est vrai que donner et recevoir constituent le ciment de la communauté des êtres humains. Pour ce qui est de l'œuvre, du poème en l'occurrence, il appert que celui qui reçoit, le lecteur, donne en fait, tout comme celui qui donne, le poète, aspire à recevoir les œuvres des autres et leur écoute. Le poème, l'œuvre, permet donc que se forme une communauté dans le tissu du singulier, seule réalité proprement existentielle. C'est aussi ce qu'au sein du devenir on nomme « transmission », un « donner-recevoir », une réciprocité dans le temps. L'erreur consiste à transformer les *mots ailés* en monument et, les dissociant de l'instant subjectif de leur surgissement, de les réduire à une épitaphe. L'œuvre, dans la finitude de l'objet arraché à sa source vive, se dessèche.

La lutte avec l'ange constitue un mode particulier (étreinte avec le négatif) de cet effort sans cesse renouvelé à modeler le devenir, ce que le jeune Claude Vigée appelait « dompter le temps ». Je ne développerai pas ici les convergences avec la philosophie de Kierkegaard², mais je rappellerai les affinités de cette « pensée chantée et comprise du chanteur »³ avec celle de Michel Henry, qui place le sujet au centre de sa réflexion en faisant, à la suite de

1 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 43.

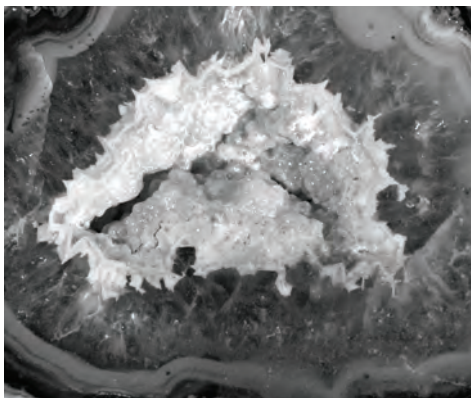
2 Voir auparavant la présentation à la Halle Saint-Pierre.

3 Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 14 mai 1871, in *Œuvres complètes*. Texte établi et annoté par A. Rolland de Renévill et

Maine de Biran, du « cogito » un « Je peux », l'être se donnant à lui-même dans le mouvement.⁴ Ainsi, dans l'intériorité de l'être s'affirme l'identification du vivant à la Vie : « Si la société est autre chose qu'une collection d' 'individus' réduits à leur apparence objective et traités comme des entités séparées – si elle est précisément une communauté –, alors communauté et individu sont liés entre eux selon une relation d'intériorité phénoménologique réciproque qui n'est autre que la relation des vivants à la Vie, rendant *a priori* vide de sens l'idée d'une quelconque 'opposition' entre eux. »⁵ Claude Vigée ne dit pas autre chose dans « Le miel dans le rocher », l'exprimant ainsi plus tard, dans *Dans le silence de l'Aleph* : « Car dans mon tréfonds, en amont de moi-même, sur le chemin qui mène de moi vers l'autre qui est toi, il y aura toujours la médiation de l'Autre absolu enfoui au plus intime de mon être : lumière obscure qui vacille et rougeoit dans les ténèbres de ma chair vivante. »⁶

C'est cette communauté de germinations transcendant les époques que Claude Vigée met en relief dans « L'alliance des géodes », poème écrit en janvier 2013 à propos du mariage à venir (août 2013) de sa petite-fille, Nathalie, et de Sacha, dernier poème de *L'homme naît grâce au cri*. Nous le publions à nouveau ici dans la continuité des poèmes écrits en 2013. Le « miel dans le rocher » affirme, au sein du devenir, toute sa puissance de continuité, si nous acceptons de toujours nous situer au commencement. Alors, du patient labour du temps, surgissent « Mille fruits de feu solitaire ». La durée, de destructrice, se fait parturiente pourvu que l'on demeure attentif à cette « double vie » de « nuit » et d'« éclairs », à ce lent cheminement à peine dévoilé de « l'étoile souterraine ». C'est le « soleil sous la mer » qui continue de nous éclairer en nous offrant, malgré tout, ses visons fugitives.

Toutefois, le labour, sous la herse, laisse une marque, une trace. Le sillon est douleur autant qu'empreinte – claudication mais résistance. La vie ne se laisse pas prendre.



L'alliance des géodes, détail.
Photographie d'Alfred Dott.

Chalifert, 19-22 septembre 2013

- 65 -

Jules Mouquet. Paris : Gallimard Pléiade, 1963, p. 269.

4 Michel Henry, *Philosophie et phénoménologie du corps* (1965). Paris : P.U.F., 2001, pp. 72 et 104.

5 Michel Henry, *Incarnation*. Paris : Seuil, 2000, p. 349.

6 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph*, op. cit., p. 33.

Dans les géodes jumelles
Qui dorment encore
Sous la terre aveugle
Selon un jeu de miroirs muets,
Les cloches de pierres oubliées
Sonnent pour annoncer
L'échange des éclairs d'amour :
Invisibles d'abord cachés en nous.